

Une histoire du cinéma turc Naissances et renaissances

Aliénor Ballangé

Number 267, July–August 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63506ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ballangé, A. (2010). Une histoire du cinéma turc : naissances et renaissances. *Séquences*, (267), 32–33.

Une histoire du cinéma turc

Naissances et renaissances

Que connaissons-nous au juste du cinéma turc ? Qu'il fait partie d'une mouvance actuelle d'ouverture à l'interculturel cinématographique. Qu'il occupe une place désormais prédominante dans les grands festivals du monde entier. Qu'il nous a permis de découvrir l'esthétique exigeante d'un Nuri Bilge Ceylan. Mais savons-nous que ce cinéma est l'un des plus vieux d'Europe, qu'il a toujours été encouragé par le « père des Turcs », Mustafa Kemal, qu'il a connu une première reconnaissance dans les années 60 avant de s'essouffler face au monopole hollywoodien et à la généralisation de la télévision ?

ALIÉNOR BALLANGÉ

P our comprendre ce que les Occidentaux ont aujourd'hui coutume de nommer « renouveau du cinéma turc », il est indispensable de revenir à sa genèse afin de comprendre l'efficacité de sa structure originelle qui lui a permis, tel un phénix, de renaître de ses cendres depuis une vingtaine d'années.

1897-1951

Naissance du 7^e art dominé par « les gens du théâtre »

Capitale de l'Empire ottoman, l'Istanbul de la fin du XIX^e siècle se distingue par un savant mélange d'infrastructures modernes et de modes de vie traditionnels, hérité d'une population jeune, venue d'Anatolie et des territoires récemment annexés par les puissances européennes. Du « palimpseste architectural » que constitue alors la vitrine ottomane se dégage une indéniable aura photogénique, dont les opérateurs des frères Lumière se veulent les premiers témoins, dès 1897. Cette première rencontre entre Istanbul et la pellicule donne naissance à deux courts documentaires : *Panorama de la Corne d'or* et *Panorama des rives du Bosphore*¹, enregistrée par Alexandre Promio qui aurait, selon la légende, réalisé l'un des premiers travellings de l'histoire du cinéma, impressionné par l'extraordinaire animation du Bosphore. Toutefois, la naissance officielle du cinéma turc se situe en 1923 avec la proclamation de la République par Mustafa Kemal, qui opte pour une occidentalisation profonde et encourage généreusement une politique culturelle favorable à la création et à l'expression artistique. Or, nous touchons là l'une des spécificités de l'histoire du cinéma turc : alors qu'un dirigeant comme Ben Gourion, premier ministre israélien de 1948 à 1953, puis de 1955 à 1963, considérait le cinéma comme une « sous-culture », et se vantait régulièrement de ne jamais mettre les pieds dans une salle de projection, le cinéma turc est né sous les auspices favorables d'un gouvernement qui a toujours cru en son potentiel d'art social et politique. En témoigne la célèbre déclaration d'Atatürk, en 1933 : « Le cinéma est une telle invention, qu'un jour viendra où l'on constatera qu'il aura changé le visage du monde bien plus que l'invention de la poudre et de l'électricité ou la découverte des nouveaux continents. Le cinéma permettra aux gens qui vivent les plus reculés du monde de se connaître et de s'aimer les uns les autres. Le cinéma effacera les différences d'opinions et de modes de pensée ; il apportera une contribution majeure à la réalisation de l'idéal d'humanité. Nous devons considérer le cinéma avec l'importance qu'il mérite. » Émerge alors le premier

âge du cinéma turc, encore largement dominé par l'influence du théâtre. Le Maître Jacques, mais non moins pionnier, de ce « cinéma dramatique » se nomme Muhsin Ertuğrul, tout à la fois écrivain, acteur, metteur en scène de théâtre, fondateur et directeur du Théâtre municipal d'Istanbul. Incarnant de façon monopolistique le cinéma turc pendant presque vingt ans, ce réalisateur est à l'origine du premier film turc parlant, **Dans les rues d'Istanbul** (1931), ainsi que du premier film en couleur, **La Tisserande** (1953). Cette liaison entre cinéma et théâtre continue d'ailleurs d'influencer certains réalisateurs contemporains, comme Zeki Ökten (**Sürü**, 1978) qui profite de la forme comique pour aborder de nombreux thèmes de société, ou encore Cenan Cetin.

1951-1980

« Âge d'or » du cinéma national et premier essor des films « classiques »

Malgré la politique culturelle lancée par Atatürk et l'avènement d'un style cinématographique essentiellement marqué par les « gens du théâtre », la production nationale stagne, si bien qu'en 1945, le cinéma turc se résume à une cinquantaine de titres, y compris les documentaires et les 37 films de Muhsin Ertuğrul ! Peu à peu, le cinéma prend ses distances avec le théâtre pour contracter un style propre, inspiré cette fois-ci de différentes esthétiques européennes. Se développe un cinéma aux résonances « néoréalistes », plutôt moraliste et principalement centré sur le monde agraire. Cette « période des cinéastes » (par opposition à la génération du théâtre) est d'abord identifiée à Lüfti Ömer Akad qui réalise en 1949 **Frappez la putain**, film réaliste qui narre les péripéties d'une institutrice kémaliste qui doit faire face à un imam fanatique. Le deuxième chef de file de cette « période des cinéastes » est Atif Yılmaz, cinéaste le plus



Un été sans eau

prolifère de son temps : il est à l'origine de quelque 130 films en 55 ans de carrière.

Mais le véritable renouveau du cinéma turc a lieu au cours des années 60 avec l'influence conjointe du coup militaire de mai 1960 — qui éveille les consciences sur la nécessité de rendre compte de la réalité politique et sociale d'une Turquie en mouvement, puis libère la création artistique d'une importante censure —, ainsi qu'avec l'influence croissante des films populaires et commerciaux réalisés aux studios Ye ilçam. Le cinéma national bénéficie alors d'un public vaste, de moyens accrus, tant et si bien que la période 1963-1975 est identifiée à « l'âge d'or » du cinéma turc.

Alors que la production nationale atteignait difficilement les 80 fictions en 1958, elle s'élève à 230 en 1969 et finalement à 300 en 1972². Dans les années 70, la Turquie, avec une moyenne de 225 films par an, devient le troisième producteur mondial³. Pendant cette période où cohabitent cinéma populaire et cinéma dit « des classiques », l'on assiste à l'émergence de trois mouvements portant chacun un regard différent sur ce que doit être le cinéma turc : le cinéma national (*ulusal*), nationaliste (*milli*) et révolutionnaire (*devrimci*). Le premier, sous l'égide de Metin Erksal (dont le film **Un été sans eau** obtient l'Ours d'or à Berlin en 1964, première distinction internationale que connaît le cinéma turc), prône un retour aux valeurs culturelles nationales en opposition à l'occidentalisation de la société, dont il accuse le deuxième d'être le vecteur. Le troisième, plus à droite, favorise un cinéma centré autour de valeurs plus religieuses, et conservatrices.

Parallèlement à ces luttes intestines qui sévissent au sein de l'intelligentsia audiovisuelle turque, la production en studio continue invariablement de produire les mêmes thèmes éculés qui faisaient jadis son succès. Ces schémas répétitifs culminent avec les films « arabesk », caractérisés par un style mauresque doucereux, dont le public est alors particulièrement friand. Mais, lassé d'histoires répétitives faiblement animées par une demi-douzaine de vedettes fatiguées, le public se détourne du 7^e art au profit de la télévision.

1980–1990 Déclin d'un cinéma national confronté à la pression américaine et à des budgets toujours limités

L'année 1974 marque le début du déclin de l'industrie cinématographique dans la mesure où elle correspond à l'apparition du petit écran en Turquie. Pour comprendre le pouvoir hypnotique que peut avoir la télévision dans le quotidien du Turc moyen, il suffit de regarder un film de Ceylan, et en particulier **Uzak** : qu'il s'agisse du jeune anatolien qui débarque à Istanbul comme du photographe stambouliote mélancolique, tous deux passent le plus clair de leur existence agglutinés au poste de télévision, que ce soit pour écouter les actualités ou regarder un film pornographique. Par ailleurs, un facteur exogène permet également de comprendre le déclin du cinéma à la fin des années 70 : la Turquie subit le boycottage de son marché audiovisuel par les productions hollywoodiennes, qui souhaitent « punir » le pays de son intervention à Chypre. Le constat est dur : pas de films américains, pas de grands films de Yesilçam et... pas de public dans les salles. S'ensuit une chute

vertigineuse, que l'industrie turque n'avait jamais connue dans son histoire. De 300 films en 1972, la production baisse à une dizaine de films par an à la fin des années 1970. Enfin, il faut ajouter à ce déficit d'audience le coup d'État de septembre 1980, qui ouvre une décennie de libéralisme économique et d'autoritarisme. Le cinéma doit faire face à une censure sans précédent. Les pressions subies par les secteurs intellectuels et de la création poussent les œuvres vers la dépolitisation.

Parallèlement, ces mesures servent de tremplin au développement d'un cinéma engagé représenté par Yılmaz Güney, qui écrit le scénario de **Troupeau** en 1978, alors qu'il est en prison. Ce film, fermement ancré dans la réalité politique et poétique de la Turquie d'alors, amorce la première renaissance du cinéma turc. Quatre ans plus tard, c'est **Yol**, toujours du même réalisateur, qui remporte la Palme d'or à Cannes. Ultime spécificité du cinéma turc : c'est le plus souvent par le biais d'une reconnaissance internationale que s'ouvre une période de renouveau national, que le pionnier soit Yılmaz Güney, ou Nuri Bilge Ceylan.

1990 Renouveau et reconnaissance internationale

Contrairement à ce que l'on a trop coutume de lire, le véritable renouveau du cinéma turc ne date pas des années 2000, mais bien de la seconde moitié des années 90, époque qui voit l'émergence d'une nouvelle vague de réalisateurs : Ye im Ustao lu, Zeki Demirkubuz, Dervi Zaim, Nuri Bilge Ceylan, Serdar Akar, Reis Çelik. Avec eux renaît un cinéma politique qui n'hésite plus à aborder de façon frontale de nombreux sujets discordants. Voir à ce sujet le film de Reis Çelik, **Au revoir demain**, sur le révolutionnaire Deniz Gezmi. Si la production turque connaît aujourd'hui un véritable succès, c'est qu'elle cumule un cinéma d'auteur reconnu à l'étranger, mais qui peine à trouver son public national, et un cinéma commercial, plus populaire, qui parvient à ne pas réitérer les erreurs qui ont coûté la vie à Yesilçam au début des années 1970. Ainsi, en 2007, le cinéma national continue de se distinguer, notamment en matière de fréquentation avec près de 60% de part de marché, ce qui la place au 4^e rang mondial et en tête des pays européens⁴ ! Du côté du commercial, les grosses productions s'autorisent des problématiques brûlantes comme la question des frontières, la modernité, les atteintes aux droits de l'homme, la vendetta. Récemment, l'œuvre la plus sérieuse a été **Mustafa**, film documentaire sur la vie du fondateur de la République turque, réalisé par le journaliste Can Dündar. Malgré de violentes attaques de la part des Kémalistes purs et durs, le film a été vu par près de deux millions de spectateurs⁵. Seul bémol qui touche principalement le cinéma d'auteur : seulement 10 des 45 films turcs distribués en 2008 ont eu une exploitation bénéficiaire, faute de public national suffisant. Notons toutefois pour finir qu'à cette même date, Nuri Bilge Ceylan dépasse pour la première fois la barre symbolique des 100 000 spectateurs avec **Uzak**...

¹Ministère de la culture :

²<http://www.iksv.org/film/program.asp?Content=Film&SID=23&FID=182>

³<http://cemoti.revues.org/document151.html>

⁴<http://www.saisondelaturquie.fr>

⁵Mehmet Basustçu : « Le cinéma turc au mieux de sa forme »

<http://www.babelmed.net>

⁶ibid